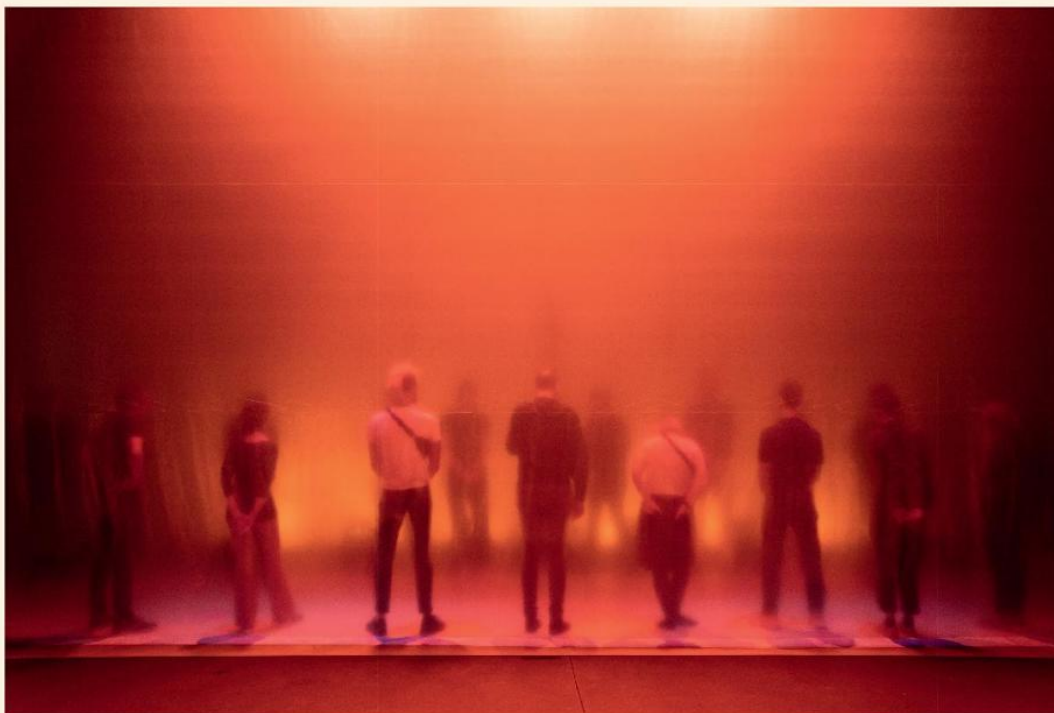


PERFORMANCE

Entrez dans la danse!



© DAVID BORMANS

Dans «Rituels du désordre», Leslie Mannès, Thomas Turine et Vincent Lemaître offrent au public une expérience immersive, où la danse s'affranchit de la scène. À voir à Charleroi Danse, puis au Varia.

EWA KUCZYNSKI

Danses mystiques, chants envoûtants, temps d'échange... Nous retrouvons aux quatre coins du monde des rituels et des cérémonies hors du commun, qui apportent prospérité et longue vie à ceux qui les célèbrent. Pour Leslie Mannès (chorégraphe et danseuse), Thomas Turine (compositeur) et Vincent Lemaître (concepteur lumières), l'art de la scène est, au même titre que ces cérémonies, un moyen de susciter une danse contemporaine, mais aussi de trouver une forme de connexion avec le public.

Ce sont ces rites, et plus particulièrement les fêtes et les cérémonies des carnavaux (et en corollaire, une étude de projet) qui ont inspiré au trio sa dernière œuvre, «Rituels du désordre» (proposée pour la première fois en septembre 2022, à Mons).

«Nous avons rassemblé un groupe d'artistes issus de différents pays, à cheval sur différents domaines, pour réfléchir aux pratiques collectives qui nous unissaient. Cela nous a amené à prendre en considération toute une série de rites, dont le carnaval, qui est célébré dans plusieurs pays», explique Leslie Mannès.

«Nous voulions aussi valoriser des moments de rassemblement, qui sont non-compétitifs. Car, en temps normal, dans le rassemblement, on retrouve toujours soit une notion de jeu, soit une notion de compétition. Nous avions le sentiment que ces moments manquaient», ajoute-t-elle.

S'affranchir de la scène

Il est vrai que dans les deux œuvres précédentes du trio («Atomic 3000» en 2016, «Forces» en 2019), la force de l'image est aussi importante que celle du geste. Chaque spectacle est une forme de continuité avec une autre représentation.

«Rituels du désordre» est notre troisième pièce. Nos œuvres ne se dissocient pas les unes des autres, c'est comme un chemin. On se dit à chaque fois que la fin de notre spectacle précédent est le début de la pièce suivante», enchaîne le compositeur Thomas Turine.

C'est cette volonté de continuité qui a donné naissance à un spectacle immersif. Un mouvement qui mêle art, spectacle vivant et technologie, et dont les expériences ont déjà été applaudies et rodées à l'étranger (expositions, théâtres et opéras immersifs à Paris, «Sleep no More» à New York, «Atelier des Lumières» à Amsterdam, etc.).

Dans «Rituels du désordre», le public est invité à entrer dans la danse pour que cohésion et énergie jaillissent, malgré le parcours chahuté de l'humanité et ses ambitions d'ordre. Chacun peut ainsi laisser son imaginaire s'y francher, au-delà des frontières. La proposition du trio se veut proche du divertissement et résolument inventive. «Les participants (50 personnes maximum) passent par un sas d'accueil. Ils sont habillés, reçoivent un casque avec des écouteurs en vue de suivre une série d'instructions», explique Leslie Mannès.

Ensuite, les participants se laissent entraîner par cinq danseurs, présents avec eux sur scène... mais sans être sur scène. Il n'y a pas de scène. Nous voulions interroger le rapport à la scène, et proposer cette expérience d'être sur un plateau, dans un environnement esthétique immersif», ajoute Leslie Mannès.

«Quelque chose à vivre»

Mesurer ce qui se passe est saisissant, car le spectacle s'élabore

Le public est invité à entrer dans la danse pour que cohésion et énergie jaillissent, malgré le parcours chahuté de l'humanité et ses ambitions d'ordre.

en temps réel. «Ce n'est pas une histoire au sens d'une narration, mais plutôt une sorte de progression. L'énergie, ascendante, est un moteur dans le travail. Pour amener les gens à se laisser aller, il faut y aller étape par étape. (...) On se rend compte aussi que quand plusieurs personnes reproduisent un mouvement, il se passe quelque chose de fort», commente Leslie Mannès.

À cette forme de dialogue neuf, inspiré en partie de mouvements du Qi Gong (basé sur les cinq éléments que sont le métal, le feu, l'eau, le bois, la terre) s'ajoute une scénographie (imaginée par Vincent Lemaître) envahie de couleurs vives.

«Nous nous sommes rendus compte que ce n'était pas quelque chose à regarder, mais quelque chose à vivre. Il fallait que tout soit plus intense, que la couleur soit franche, que les choix soient à chaque fois très tranchés, que la lumière puisse être en mouvement pour que l'on ressent que la lumière transforme le mouvement», explique Leslie Mannès.

Ces jaillissements de lumières sont accompagnés d'une musique en partie inspirée d'un opéra italien, «La Gatta Cenerentola», nous confie Thomas Turine. «Il s'agit d'un mélange entre ce rythme et la qualité sonore déployée dans "Forces", où l'on retrouve des sons inconnus électromagnétiques». Un rythme dynamique et facilement collable aux mouvements, pour une association parfaite, où l'on ignore si c'est le mouvement qui provoque le son, ou le son qui provoque le mouvement.

Une expérience à découvrir... et à vivre.

L'insoutenable violence des hommes

THÉÂTRE

Une femme seule dans un espace nu. Blanc et froid. Cette femme a quelque chose à nous dire. Quelque chose de grave. Mais ça, on ne le sait pas encore. Elle va dans un premier temps prendre soin de l'enrober dans une histoire relativement banale, la sienne: celle d'une femme qui rencontre un homme dont elle va tomber amoureuse et avec lequel elle va avoir des enfants.

Elle partage ses souvenirs avec le public comme si on était autour de la même table, entre amis. De ceux avec qui on peut se permettre de glisser de l'humour un peu trash dans la conversation, voire quelques vulgarités. Mais rien n'est innocent dans son monologue, il s'y cache des indices qui vont rapidement nous mettre la puce à l'oreille.

Comme quand elle nous livre son premier ressenti, pas vraiment «top», lorsqu'elle voit celui qui allait devenir son mari pour la première fois dans un aéroport.

Cette femme tente de nous préserver et en même temps, elle nous prévient: elle sait qu'à la fin, son récit va nous assommer de tristesse, de colère, de révolte.

C'est d'abord par l'écriture ciselée de l'auteur, scénariste et dramaturge britannique Dennis Kelly que ce «Girls and boys» nous prend au piège. Une écriture dont la légèreté et la drôlerie ne sont qu'apparences pour mieux nous préparer au pire. Parce qu'une des grandes questions qui hante l'œuvre du dramaturge britannique, créateur de la série «Utopia» et auteur de plusieurs pièces de théâtre, dont le troublant «Taking Care of Baby» montée il y a quelques années par Jasmina Douieb, est celle de la violence.

Une parole nécessaire

La violence des hommes, la violence de tout un système économique et leurs indéniables interactions. C'est ensuite par la mise en scène de Jean-Baptiste Delcourt que le drame se révèle par de petits détails à peine visibles. Grâce entre autres au dispositif scénique qu'il a mis en place et qui participe «sans y toucher» à la descente aux enfers dans laquelle nous emmènent les mots de l'unique protagoniste.

C'est enfin grâce à l'immense talent de France Bastoen que l'on effectue ce voyage vers l'innommable, l'impensable. La comédienne ne joue pas seulement une femme blessée qui tente de se relever, elle incarne plusieurs femmes, toutes peut-être, celles qui sont victimes de la violence des hommes autant que celles qui veulent se redresser et leur tenir tête. Sa performance dans «Girls and Boys» lui a valu le Prix Maeterlinck de la meilleure interprète en 2022. Une récompense plus que méritée.

Créée début 2022, la pièce est reprise non seulement parce qu'elle nous immerge dans un moment de théâtre incroyable mais aussi parce qu'elle véhicule une parole nécessaire.

À l'heure où il est urgent que la société combatte les démons engendrés par la culture patriarcale, qu'elle subisse une révolution en profondeur de ses valeurs, que l'on arrête de considérer que la violence conjugale relève d'une passion excusable, une claquette comme celle que nous assène «Girls and Boys» de Dennis Kelly est plus que salutaire. Elle est indispensable. À voir ou revoir absolument.

ERIC RUSSON

**«Girls and Boys»**

Dennis Kelly et Jean-Baptiste Delcourt
Le 8 mars à Wolubilis. Reprise du 10 au 26 mars au Théâtre des Martyrs, à Bruxelles.